

JÉRUSALEM !

(Ecriture de l'homélie du quatrième dimanche de carême 2012, messe de 11h00)

Est-il bien raisonnable d'avoir chanté le psaume 136 (137) ? Nous ne sommes pas « assis au bord des fleuves de Babylone », nous ne sommes pas exilés en une terre étrangère ! Et pourtant, nous avons chanté ! Etions-nous distraits ? Certes non. Mais le chant de ce psaume nous introduit dans une réalité qui fait partie de notre foi.

UN CHANT ANCIEN

La première caractéristique de ce psaume tient en ce qu'il s'inscrit dans une expérience bouleversante du peuple de Dieu. La première lecture nous l'a rappelée. La destruction du Temple de Jérusalem et la déportation à Babylone en 587. Ce fut une grande désolation pour le peuple qui s'est vu abandonné, perdant non seulement la familiarité de la terre mais aussi le Temple lui-même, détruit. Par ce dépouillement, il a été conduit à méditer plus profondément sur l'Alliance, sur la fidélité de Dieu, sur la fidélité et l'infidélité du peuple à cette alliance. Pour percevoir la douleur qui accompagne l'épreuve subie, voici quelques versets du psaume 121 (122) :

Quelle joie quand on m'a dit :
« Nous irons à la maison du Seigneur ! »
Maintenant notre marche prend fin
devant tes portes, Jérusalem !
Jérusalem, te voici dans tes murs :
ville où tout ensemble ne fait qu'un !
C'est là que montent les tribus, les tribus du Seigneur,
là qu'Israël doit rendre grâce au nom du Seigneur.
C'est là le siège du droit,
le siège de la maison de David...

Jérusalem est, pour le peuple, le signe concret de son unité et de son identité. Y venir en pèlerinage, c'est pouvoir éprouver à nouveau la force de l'Alliance. C'est ainsi goûter une joie simple, une joie qui traduit la particularité du peuple : Il vient « rendre grâce au nom du Seigneur ». Le Temple, qui domine la ville, est le signe de la présence de Dieu à son peuple. Et c'est de Dieu lui-même que le peuple tient son existence. C'est dire qu'il existe un lien charnel du peuple avec la ville sainte, un lien qui exprime le lien fondateur entre Dieu et son peuple. En être chassé, ne plus pouvoir y venir louer le Seigneur, c'est expérimenter une sorte de mort.

Et voilà que les geôliers eux-mêmes, ceux qui ont part active à l'épreuve, réclament des « chants de Sion » aux exilés. Cette demande apparaît provocation, redoublant la tristesse d'être séparé de Jérusalem et du Temple. Il n'est pas possible de chanter des cantiques en cette terre étrangère, parce que les cantiques montent habituellement de la ville sainte elle-même. De cette impossibilité douloureuse naît le poème que nous aussi avons chanté. Il exprime sans doute le désarroi, mais, plus encore, dans le désarroi de l'exil, il exprime l'amour de Jérusalem et de son Temple. L'amour se fortifie au feu de l'exil, et le psalmiste chante avec d'autres la beauté de la ville désormais détruite. La nostalgie se transforme en attachement intérieur renouvelé, épuré sans doute. Jérusalem est toujours « au sommet de la joie » du fidèle, forgeant l'espérance de pouvoir un jour y revenir. Le

psaume s'achève par quelques versets que nous n'avons pas chantés, des versets dans lesquels est demandé à Dieu le rétablissement de la justice. La manière dont Dieu répondra à cette demande aux mots très crus reste suspendue à son action.

NOUS MONTONS A JÉRUSALEM

D'un certain point de vue, nous sommes à distance de cette épreuve, comme nous le remarquons en commençant. Elle n'est pourtant pas indifférente à notre propre foi. D'abord, Jésus lui-même a appris à aimer Jérusalem, à connaître aussi les épreuves traversées par le peuple dans lequel il est né, elle a été sa ville sainte à lui aussi. Il y est monté souvent. Dimanche dernier, nous entendons le récit de son intervention dans le Temple. Cette intervention vigoureuse a provoqué une polémique. Dans sa réponse, Jésus a parlé du Temple qu'il pouvait relever en trois jours. Ses disciples n'ont pas compris mais, nous dit l'évangéliste S. Jean, Jésus parlait de lui-même qui allait connaître la mort. Il se présente ainsi, dans le Temple même, comme le nouveau Temple. Il est celui en qui demeure la plénitude de la divinité, dira S. Paul. C'est à Jérusalem qu'il connaîtra sa passion pour mourir et ressusciter à l'écart de la ville sainte. Jérusalem, la ville qui tuait les prophètes et qui pourtant attestait la présence de Dieu au cœur de l'humanité, Jérusalem, la ville toujours sainte, et qui est, sur notre terre, lieu de violence, Jérusalem, dont le Temple n'a pas été rebâti après sa destruction en 70. Toujours Jérusalem demeure, marquée par ce qui défigure l'homme et par le don du salut promis, donné en Jésus.

Cette ville ne peut donc être une ville quelconque pour les disciples du Seigneur. Et, durant le temps pascal, « nous montons à Jérusalem » dans la foi, à la suite du Christ Jésus qui y accomplit le dessein de Dieu pour l'humanité. Ce passage par Jérusalem ouvre le chemin au temps pascal, ce temps où nous pourrions accueillir les fruits de l'Esprit Saint. La Jérusalem terrestre défigurée appelle celle que S. Jean nomme la Jérusalem céleste. Jérusalem qui n'est plus faite de pierre et d'or, mais de pierres vivantes, éclairées par la lumière divine. Alors, le Christ Jésus sera tout en tous. Jérusalem en notre terre nous invite, parce qu'elle est Jérusalem, à l'espérance en l'accomplissement plénier de la promesse. D'une certaine manière, nous sommes en exil car nous cheminons vers la Jérusalem d'en-haut. Le lieu de notre repos et de notre joie n'est pas sur cette terre, mais Jérusalem, sur cette terre, nous stimule pour que nous gardions, vif, le désir de voir enfin Dieu et d'être ensemble comblés en sa présence.

Le psaume 136 (137) éclaire la marche spirituelle de notre carême. Il oriente le regard de l'esprit vers un bien désiré, dont la Jérusalem terrestre est signe. Notre passage par Jérusalem pourra ainsi contribuer à affermir notre foi en la fidélité de Dieu et notre ouverture à sa présence, dès maintenant.

Ab. Antoine L. de Laigue
Notre-Dame de Grâce de Passy
18 mars 2012